

ESTHÉTIQUE DES PÔLES LE TESTAMENT DES GLACES

16 OCTOBRE 2009 - 07 FÉVRIER 2010



VERNISSAGE : Jeudi 15 octobre à 19h



1-

ARTISTES /

Exhibition : Dove Allouche et Evariste Richer, Darren Almond, Dominique Auerbacher, Jean-Jacques Dumont, Joachim Koester, Julien Loustau, Bertrand Lozay, Lucy + Jorge Orta, David Renaud, Guido van der Werpe, Marijke van Warmerdam

ACCÈS :

49 NORD 6 EST - Frac Lorraine
1bis rue des Trinitaires, Metz
Entrée libre
Ouverture du mercredi au dimanche de
12h à 19h
Ouverture exceptionnelle durant les
vacances de Noël, les 25 & 26 décembre
& 1^{er} janvier

PARTENAIRES :

Glace et créations, La Maxe ;
Hors ligne, Nancy

Le Fonds régional d'art contemporain de Lorraine, membre du réseau PLATFORM, bénéficie du soutien du Conseil Régional de Lorraine et du Ministère de la culture et de la communication - Direction régionale des affaires culturelles de Lorraine.

1- Joachim Koester, *Nordenskiöld and the Ice Cap*, 2000. Collection CNAP / FNAC, Paris
© photo : CNAP, Paris / Courtesy Galerie Jan Mot, Bruxelles

Groenland, Spitzberg, Sibérie, Antarctique... Autant de noms qui évoquent le froid, la glace et les explorateurs en perdition. Jean-Baptiste Charcot qui parcourut les mers des deux pôles fut d'ailleurs victime d'une pathologie que sa formation de médecin avait quelques difficultés à diagnostiquer : « d'où vient, disait-il, l'étrange attirance de ces régions polaires, si puissantes, si tenaces, qu'après être revenu on oublie les fatigues morales et physiques, pour ne songer qu'à retourner vers elles ? »

Terres de liberté fantasmée où les fantaisies humaines n'ont plus de limites, zones arides où l'homme ne peut que *survivre*, espaces « vierges » symboles des ravages causés par l'être humain à notre planète... Les Pôles sont devenus au fil des témoignages, récits, cartes et documentaires qui ont émaillé leur découverte et leur exploration un objet paradoxal dont la « réalité » se nourrit tout autant de l'imaginaire collectif que des données scientifiques, géographiques et ethnologiques. Mais les régions polaires sont aussi une maladie incurable et une drogue aux pouvoirs hypnotiques, un espace hostile où l'homme est confronté à son moi profond, à sa magnificence et à sa petitesse.

Dans notre société où chaque chose et chacun est à sa place, où le temps, la lumière et l'espace sont devenus des denrées chiffrées et monnayables, l'horizon sans fin des pôles fascine et s'offre comme un ultime refuge pour les belles utopies, pour les « valeurs » de nos pères à jamais disparues. Ces espaces sont aussi parmi les derniers où effort humain et dépassement de soi prennent tout leur sens, où l'élan primitif qui sommeille au plus profond de chacun de nous vient bousculer l'assurance de notre confort et de nos habitudes.

Ces motivations antagonistes - où romantisme et pensée écologique ne sont pas en reste - ont certainement quelque chose à voir avec l'engouement actuel des artistes pour ces territoires en voie de disparition. Désarroi profond face à un monde en mutation ou désir d'exotisme aventureux sont les deux alternatives (parfois antagonistes, parfois complémentaires) entre lesquelles oscillent les œuvres présentées dans cette exposition. Qu'elles prennent la forme du journal intime, du livre de bord ou du documentaire, qu'elles proposent une exploration physique, symbolique ou une expérimentation scientifique, elles tissent un réseau d'images, de sons et de mots où voyage initiatique et utopies sociales se rejoignent, où l'être *redevient* humain.

La conception de cette exposition s'est nourrie de nombreuses lectures : romans, essais, carnets d'exploration. Son titre se veut aussi un hommage aux belles réflexions d'Emmanuel Hussenet et Michel Onfray sur ces très hautes latitudes.



1-

DU CÔTÉ DES ÉCRANS

Pour la petite anecdote, c'est au succès du film documentaire de Robert Flaherty *Nanouk l'esquimau* (1922) que l'on doit le nom des glaces vendues à l'entracte dans nos cinémas. Si ce film nous révèle le mode de vie ancestral des Inuits, resté jusqu'au début des années 1960 au stade « préhistorique », les films documentaires de Jean Malaurie nous dressent un portrait tout en nuances de l'avenir de ces minorités projetées en quelques décennies dans notre modernité. Également soucieux de laisser des traces de coutumes en voie de disparition, Zacharias Kunuk est le premier réalisateur inuit à nous montrer sa culture « de l'intérieur ».

Au nord peuplé répond le vide humain du sud, avec le témoignage émouvant provenant des archives de l'expédition « miraculée » dirigée par Sir Ernest Shackleton en Antarctique (1914-1917). Et s'il est encore nécessaire de démontrer la force d'attraction des Pôles, c'est à une comédie belge de Dominique Abel, Fiona Gordon et Bruno Romy que nous laissons le dernier mot...

Accès : Consultation sur place du mercredi au dimanche, pendant toute la durée de l'exposition.

Renseignements auprès de La Documentation ou de l'accueil.

ACCUEIL DES PUBLICS

> VISITE LIBRE

Pour tous
Gratuit
Du mercredi au dimanche
de 12h à 19h

> VISITES GUIDÉES

Pour les individuels
Gratuit et sans réservation
Samedi et dimanche de 17h à 18h

ACCUEIL DES JEUNES PUBLICS

Pour cette exposition, le Frac tout de blanc vêtu invite les enfants à venir explorer le monde énigmatique des Pôles. Ils observeront des paysages étonnants et des phénomènes physiques mystérieux, et découvriront l'univers fascinant des Inuits, tous les sens en éveil !

> L'ATELIER DU DIMANCHE

Pour les individuels
Enfants de 5 à 12 ans
Gratuit et sans réservation
(dans la limite de 15 enfants)
Dimanche de 14h30 à 16h30, se présenter à l'accueil 5 min à l'avance.

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-



2-

Une partie d'*Antarctic Village - No Borders* est visible au Frac dans le cadre de la *Nuit blanche 2* de Metz (vendredi 2 oct 09).

LUCY + JORGE ORTA

Lucy est née en 1966 à Sutton Coldfield (GB). Jorge est né en 1953 à Rosario (AR). Ils travaillent ensemble à Paris depuis 1991.

Antarctic Village - Metisse Flag, 2007

Jet d'encre sur polyamide, œillets métalliques, 100 x 150 cm.
Collection et prêt des artistes.

La ville d'Ushuaia est située à l'extrémité de la Grande Île de Terre de Feu, à la pointe sud du continent sud-américain qui donne accès à la Péninsule Antarctique. À la fin du monde, donc.

C'est dans ce contexte extrême que s'est tenue la Première biennale de la Fin du Monde (2007) pour laquelle Lucy + Jorge Orta ont imaginé leur *Antarctic Village - No Borders*, un village d'une cinquantaine de tentes, déposé au pied des glaciers millénaires. Le drapeau qui flottait sur cette installation éphémère - métissage symbolique de tous les drapeaux nationaux - est installé aujourd'hui au dessus du portail du Frac Lorraine. Il place d'emblée l'ensemble de l'exposition sous le regard utopique des deux artistes : un drapeau pour une nouvelle communauté, l'emblème *supranational* des droits de l'homme. Avec pour référent le cadre de la Quatrième Année polaire internationale ¹, et les préoccupations développées par la Biennale - nouveaux imaginaires de l'idée de fin du monde, expériences des limites -, le projet *Antarctic Village - No Borders* s'interroge sur la possibilité d'inventer d'autres mondes et de revitaliser notre société en convulsion. Au village proprement dit - composé de tentes qui supportent des drapeaux, fragments de vêtements de diverses cultures et des gants (métaphores des mains et bras qui s'entraident et communiquent)-, s'ajoute la rédaction d'un nouveau paragraphe qui viendrait compléter l'article 13 de la Déclaration universelle des Droits de l'homme ², le 13.3 : « tout être humain a le droit de se déplacer librement et de circuler au-delà des frontières vers les territoires de son choix. Aucun individu ne peut avoir un statut inférieur à celui du capital, des marchandises, des communications et de la pollution qui ne connaissent pas de frontières ».

Unique continent consacré à la paix, l'Antarctique est transformé métaphoriquement par Lucy + Jorge Orta en Nation de l'humanité : une « terre promise qui accueillerait les millions d'hommes et de femmes lancés sur la route de l'exil par les guerres, les catastrophes climatiques, les persécutions religieuses, les dictatures politiques, le racisme... » Dans cette vision utopique et généreuse, la globalisation implique la redistribution équitable des ressources et la liberté de mouvement pour tous. Art et politique, poésie et écologie se fondent au service de l'éthique.

Eléonore Jacquiau Chamska

Pour en savoir plus : *Lucy + Jorge Orta, Antarctica*, Electa, HangarBicocca, Milan, 2008

1- Lucy+Jorge Orta, *Antarctic Village - Metisse Flag*, 2007. Collection des artistes. © Lucy+Jorge Orta.
2- Lucy+Jorge Orta, *Antarctic Village - No Borders, Antarctica*, 2007. Installation éphémère. © Lucy+Jorge Orta. Photo : Thierry Bal

1 - Célébrée chaque cinquantenaire (1882-83, 1932-33, 1957-58), l'Année polaire internationale est une période intense de coopération internationale autour de la recherche sur les pôles : www.annee-polaire.fr
2 - Déclaration universelle des Droits de l'homme, article 13 :
. Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un État.
. Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays.

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-

JEAN-JACQUES DUMONT*Né en 1956 à Vire (FR). Vit et travaille dans l'Est de la France.****Le nord toutes les soixante secondes, 2007***Acier brossé, peinture, moteur.
Prêt de l'artiste.

Une aiguille en acier reprenant la forme d'une aiguille de boussole est posée à 10 cm du sol. Elle tourne en boucle, réalisant un tour complet en une minute. Bien que nous soyons à l'heure des boussoles numériques et des GPS, Jean-Jacques Dumont nous propose ici l'évocation d'une boussole standard, avec quelques absences : il n'y a ni indications des points cardinaux, ni cadran, ni boîtier. La boussole n'en garde pas moins une fonction réelle : elle indique le nord toutes les minutes. Mais à quel moment ?

Cette pièce a été réalisée en 2007 en duo avec *Le sud toutes les soixante secondes*. Il s'agit de deux pièces identiques ; seul leur titre, et donc l'imaginaire qu'il induit, change. Ce doublet remplit une même fonction pour deux pôles bien différents qui tendent toutefois à se rejoindre dans l'imagerie populaire, mais aussi physiquement. Les pôles sont, en effet, multiples. À chaque extrémité de la planète se trouvent un pôle géographique et un pôle magnétique. Les pôles géographiques correspondent au « point de sortie » de l'axe imaginaire de rotation de la Terre ; les pôles magnétiques sont des forces invisibles, produites par la Terre qui se comporte comme un aimant. L'aiguille d'une boussole indique la direction des pôles aimantés de la planète et non celle des pôles géographiques eux-mêmes ; des corrections sont donc à reporter lors de la lecture d'une carte. Nombre d'explorateurs entre 1908 et 1930, parmi lesquels Robert Edwin Peary et Frederick Albert Cook, ont ainsi revendiqué être les premiers à avoir atteint le Pôle nord, sans aucune certitude scientifique.

Le champ magnétique a cependant connu de multiples fluctuations dont on ne connaît pas les causes. Il y a 700 000 ans, la boussole aurait ainsi indiqué le sud, alors qu'aujourd'hui elle tend obstinément vers le nord. La question de savoir à quel moment la boussole indique le nord ou le sud perd alors de son sens et de son importance...

C'est en référence et en résonance à l'inlassable esprit de conquête humain que la pièce de Jean-Jacques Dumont prend tout son sens. Elle témoigne du mouvement fluctuant perpétuel d'un champ magnétique qui dépasse l'homme, et de la relative capacité de ce dernier à se repérer... sans que cela ne l'empêche de poursuivre sa quête, « hypnotisé » comme il est par ces forces invisibles.

Chéryl Gréciet

1- Jean-Jacques Dumont, *Le nord toutes les soixante secondes*, 2007
© D.R.

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-

JULIEN LOUSTAU

Né en 1971 à Biarritz (FR). Vit et travaille à Paris (FR).

Sub, 2006Film transféré sur DVD, 46'.
Collection Frac Lorraine.

une image de nuit filmée depuis un bateau qui parcourt une étendue liquide... le noir tout autour et seulement quelques portions de terre à peine éclairées par le faisceau d'une torche... un rivage silencieux et difficilement identifiable où l'homme, absent de toute image, semble s'être fondu dans le paysage et être en hibernation...

Parallèlement à ces images, une voix, celle de Julien Loustau, qui nous fait le récit d'un lac prisonnier sous les glaces de l'Antarctique depuis des millions d'années : le lac Vostok dont la sonde le *Cryobot* va tenter de percer le mystère sans risquer de le contaminer.

Aucun lien direct entre ces deux réalités. Le film est en effet tourné en Chine dans la région des Trois-Gorges où l'on construit le plus grand barrage hydraulique du monde. Ce projet contesté a déjà noyé six cents kilomètres de vallées, entraîné la disparition de centaines de villes et le déplacement d'un million de chinois. Mais, de tout cela, rien de perceptible dans la vidéo de Julien Loustau. Il nous propose quarante-six minutes d'images mystérieuses se dissolvant dans des formes purement abstraites, et qui ne prendront leur sens qu'à la toute fin du film. Si le parcours en bateau trouve une résolution et une destination, le récit oral quant à lui s'effiloche. La voix off imagine l'odyssée solitaire du *Cryobot* à travers les glaces jusqu'au lac Vostok : mais plus les données deviennent scientifiques et techniques, moins elles sont compréhensibles. Dans ce mouvement inverse entre ce que l'on couvre et ce que l'on découvre, c'est toute l'étrangeté de notre civilisation qui est questionnée.

Le seul lien qui unit l'image et le récit se loge dans l'imaginaire de l'artiste et dans celui du spectateur qui tente de construire des passerelles entre les deux réalités. La précision des données du *Cryobot* vient alors contraster avec l'aspect informe des berges filmées. Cette impossibilité à identifier ce qui nous est donné à voir produit une certaine angoisse, amplifiée par la lenteur du mouvement du bateau et du débit vocal ; elle se double d'une sensation d'impatience. Le spectateur, sans repère spatio-temporel, s'attache à la sensation du vide et du mystère. La voix off s'entend alors comme une ode intemporelle au voyage imaginaire.

« En associant ces deux réalités extrêmes, l'une visible mais vouée à une disparition prochaine, l'autre réelle mais inaccessible aux sens, Julien Loustau propose, sous la forme d'une étrange déambulation mentale, une réflexion poétique sur la représentation »¹.

Chéryl Gréciet

1- Isabelle Regnier, « « Sub » : voyage expérimental entre l'inconnu et le déjà mort », in *Le Monde*, 8 janvier 2008.

1- Julien Loustau, *Sub*, 2006.
Collection Frac Lorraine.
© D.R.

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-

DOVE ALLOUCHE ET EVARISTE RICHER

D. Allouche est né en 1972. Il vit et travaille à Paris (FR).
E. Richer est né en 1969 à Montpellier (FR). Il vit et travaille à Paris (FR).
Les deux artistes ont collaboré entre 1999 et 2002.

La Terrella, 2002

Inox, verre, canon à électrons, alimentation haute tension, pompe à vide, aimant, 180 x 70 x 70 cm.
Prêt des artistes.

« Les aurores polaires (également appelées aurores boréales dans l'hémisphère nord et aurores australes dans l'hémisphère sud) sont des phénomènes lumineux qui, dans les régions proches des pôles magnétiques, voilent parfois les cieux de traînées aux couleurs vives. Elles sont provoquées par la friction entre les particules électrisées des vents solaires et le champ magnétique terrestre.

En 1908, le physicien norvégien Olaf Bernhard Birkeland (1867-1917) démontrait pour la première fois l'origine de ces aurores polaires grâce à sa « Terrella », une chambre à vide munie en son centre d'un électro-aimant permettant de reproduire le phénomène à échelle réduite.

Après un séjour d'observation effectué en 2002 à Tromsø (Norvège), Dove Allouche et Evariste Richer entreprirent de reconstruire la « Terrella » de Birkeland, objet fascinant tant par son fonctionnement que par les luminescences qu'il génère. (...)

Cette machine à fabriquer des aurores polaires incarne un de ces moments de jonction entre les avancées scientifiques et l'*hybris* humaine. Plus que le seul contrôle d'un phénomène météorologique, elle permet de le rejouer à loisir, annulant son caractère aléatoire et faisant presque de son utilisateur un demiurge. L'utopie d'une maîtrise absolue de la nature et de ses énergies semble atteindre son paroxysme. Dans le même temps, le déclenchement des aurores de *La Terrella* échappe au spectateur puisqu'il est indexé sur le calendrier de l'activité magnétique terrestre de 1917, date à laquelle Birkeland rendait public l'aboutissement de ses recherches. En ce sens l'œuvre parvient, tout comme *Le Rayon vert* (Collection Frac Lorraine), à préserver le mystère de ces surgissements colorés et à réitérer l'éblouissement suscité par ce type d'événements naturels. La dimension épiphannique de l'aurore polaire peut alors se poser en écho à celle de l'œuvre d'art, et son surgissement se faire métaphore du processus créatif. »

Marie Cantos

In Evariste Richer, *Slow Snow*, 2009, co-édition : La Galerie, Centre d'art contemporain de Noisy le Sec ; Frac Lorraine ; schleicher+lange ; Éditions B42

1- Dove Allouche et Evariste Richer,
La Terrella, 2002.
Vue d'exposition, « Spy Numbers »,
Palais de Tokyo, 2009.
Photo : André Morin

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-

DARREN ALMOND

Né en 1971 à Wigan (GB). Vit et travaille à Londres (GB).

***Arctic Pull*, 2003**Film infra-rouge, son, 11'30''.
Prêt de l'artiste.

Une des préoccupations qui guident Darren Almond dans son travail est la recherche et le dépassement de soi. Rien d'étonnant alors que plusieurs de ses œuvres aient trait à des séjours en des points extrêmes du monde, en Sibérie ou, comme ici, en Arctique. Comme l'artiste en témoigne : « J'aime me mettre dans des situations où je me sens vulnérable et plus ouvert ; l'inconnu aiguise mon sens de l'observation ».

La vidéo *Arctic Pull* a été réalisée après une expédition scientifique en Arctique à laquelle Darren Almond a participé en 2002. On y voit l'artiste avancer sur les terres hostiles de la banquise : il fait nuit, le vent souffle violemment. Il est filmé par une caméra infrarouge posée sur une pulka qu'il traîne derrière lui.

Plongé dans l'obscurité totale d'une salle noire et assailli de sons violents, le spectateur est confronté à une image des pôles rarement mise en avant dans nos représentations habituelles : celle du noir absolu. Si dans l'imaginaire collectif, les pôles sont toujours associés à des espaces d'un blanc immaculé, on a tendance à oublier qu'ils sont plongés dans la nuit polaire au moins trois mois par an.

Le dispositif de l'œuvre et son contenu font surgir certaines angoisses liées à nos peurs primaires : l'inconnu, l'absence de repère et l'enfermement. On ne peut saisir le visage de l'homme qui nous entraîne à sa suite dans son aventure ; l'espace où il se meut est à la fois vide et dense, « étouffé » par la neige. Rien n'est visible ni identifiable. Les divers bruits (frottements et raclements, respirations, rafales de vent...) et leurs variations sont le seul indice dont nous disposons pour percevoir les irrégularités du paysage et les efforts de notre guide. Dans ce glissement physique et sonore, l'esprit comme le corps ne semblent pouvoir s'accrocher à une quelconque matière et aboutissent à un dépassement des certitudes.

Jouant de nos mécanismes de perception et brouillant la hiérarchie qui existe dans l'usage de nos différents sens, Darren Almond nous propose une plongée physique et mentale dans sa méditation sur le temps. En palliant à l'atrophie du regard, l'ouïe nous permet aussi d'appréhender dans notre corps la pénibilité de la marche et la rudesse du climat. Une manière autre de nous plonger dans le méandre des limites, qu'elles soient géographiques, physiques, physiologiques ou encore psychiques...

Chéryl Gréciet

1- Darren Almond, *Arctic Pull*, 2003.
© D.R.

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-

MARIJKE VAN WARMERDAM

Née en 1959 à Nieuwer Amstel (NL). Vit et travaille à Amsterdam (NL).

Tip of the Iceberg, 2000socle bois, laque, plastique (23 x 92 cm) ; glace (100 x 50 x 25 cm).
Prêt de l'artiste.

C'est un bloc de glace qui fond doucement dans l'exposition. Un iceberg dessiné par l'artiste et délicatement déposé sur sa banquise. Transposé sous nos latitudes tempérées, ses jours sont comptés.

L'eau suinte de ses parois translucides ; la glace froide et coupante, abstraite, palpite au fur et à mesure de sa désagrégation. L'iceberg va, sous nos yeux, changer de forme et de taille, perdre de sa superbe et de sa cohérence, redevenir un simple morceau de glace, puis son exact volume en eau. Rien n'a été prévu pour ralentir sa déchéance, pour le sauver.

Cette « Pointe de l'iceberg » renvoie bien sûr aux grands glaciers qui peuplent les extrémités de nos hémisphères et notre imaginaire, à leur histoire millénaire, à leur actualité dramatique. Synecdoque visuelle claire et efficace, elle résume en version accélérée (quatre petits jours sont suffisants pour faire fondre cent kilos de glace) le destin que notre société réserve à ces géants blancs.

Nous savons tous que notre mode de vie industrialisé les a condamnés à une mort à petit feu, et que les conséquences à moyen terme sur notre monde et notre vie risquent d'être plus que *seulement* géographiques ou climatiques. Mais les pôles sont si loin et si vastes que nous peinons à prendre la juste mesure des informations alarmistes dont nous sommes bombardés en continu. Sur le moment, elles peuvent nous révolter ou nous inquiéter ; mais passé ce court instant de prise de conscience, une autre information vient aussitôt remplacer la précédente, la replonger dans un magma informe de sujets de réflexion, pour plus tard...

Marijke van Warmerdam nous livre un ersatz de glacier et nous le met sous les yeux : nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas. Les effets sont là évidents, sans besoin d'explications emphatiques. La glace est présentée dans sa nudité fragile, dans sa pureté toujours hypnotique, dans les effets iridescents de sa matière. Sans garde-fou, sans protection, sans conservateur. 100 % naturelle. Et elle va disparaître, sous nos yeux.

Eléonore Jacquiau Chamska

Pour en savoir plus : *Soon and now*, Marijke van Warmerdam, Walther König, Cologne, 2004

N 09

FONDS RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN
DE LORRAINE1^{ERS} RUE DES TRINITAIRES F-57000 METZ
TEL 0033(0)3 87 74 20 02
FAX 0033(0)3 87 74 20 56
INFO@FRACLORRAINE.ORG
WWW.FRACLORRAINE.ORGESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES**DOMINIQUE AUERBACHER***Vit et travaille à Paris (FR), Strasbourg (FR) et Munich (DE).***Reliefs polaires, 2009**Installation murale.
Production Frac Lorraine.

« Comme une plume, l'ours blanc s'approche, dansant sur les pierres et les distances (...) »

Rose Sélavy et moi esquivons les ecchymoses des esquimaux aux mots exquis ».

Des vagues de bleus ondulent sur la superficie, créant un double mur animé d'où émergent ici et là des icebergs imagés. De loin le *wall painting* imaginé par Dominique Auerbacher pour l'exposition *Esthétique des pôles. Le testament des glaces* dessine une peinture minimaliste où les âmes poétiques verront la rencontre du ciel et de la mer. De près, ces vagues deviennent mots et sens et donnent vie à de courtes citations qui courent le long des murs, s'entrecroisent, se fondent, se heurtent.

Ces informations de tout ordre et de toutes provenances - scientifiques et poétiques, géopolitiques et ethnologiques, artistiques et géographiques ... -, de la plus anodine à la plus dérangementante, voire franchement inquiétante, émergent sur la zone d'impression tels les gros titres des actualités, et nous sautent au visage. Elles forment un « digest » de l'actualité des pôles, plutôt catastrophiste, donc.

À l'élégance et la sérénité visuelle du subtile jeu des polices, des tailles et des couleurs, se superpose la cacophonie sonore de cette actualité : le cri des pôles qui n'en finissent pas d'agoniser.

L'artiste nous donne ici l'occasion d'aller voir plus loin... avant que les Pôles ne nous fassent une ultime révérence et décident de s'effacer de notre monde par trop rationnel : laissant un vide inexorable où le blanc n'aurait plus sa place.

Eléonore Jacquiou Chamska

Partenaire : Hors Ligne, Nancy.

Le blanc entre en mouvement. Comme une plume, l'ours blanc s'approche, dansant sur les pierres et les distances
Dans le détroit de Béring, berceau boreal des inuits, l'Allée des baleines se dresse, majestueuse, telle la Delphes de l'Arctique. La banquise pourrait disparaître en Arctique durant l'été d'ici 2030. Ce phénomène a déjà pour conséquence un rétrécissement des territoires. TU NE SAURAS PAS QUI EST TON AMI AVANT QUE LA GLACE SE SE ROMPE. — ROSE SÉLAVY ET MOI ESQUIVONS LES ECCHYMOSES DES ESQUIMAUX AUX MOTS EXQUIS de vie pour les animaux polaires et des bouleversements profonds dans les modes de vie et de chasse des communautés humaines locales. En janvier 1968, un B-52 américain transportant quatre bombes nucléaires s'écrase au Groenland, près de Thulé. En mars 2009, le Times identifie l'accident comme l'une des plus graves catastrophes nucléaires de l'histoire. La lune s'interpose entre les lèvres et la viande puis coupe. Les doigts tachés de sang, puis la paume, la main, enfin, rouge elle aussi dans la clarté polaire. La pénalité aggrave des régions polaires n'aura une forte pollution en France, les dépôts, mais elles sont indétectables par les mesures locales et atmosphériques, en réalité, ces régions figurent parmi les plus polluées de la planète.

AL-BESSÉS: LE BLANC QU'IL SAUT, À SE CONCENTRER AINSI PLUSIEURS MINUTES SUR CETTE LIGNE SI SÈTE, JEN VIENS À ME SENTIR ASPIRÉ PAR C'ET ESPIN À PORTÉE DE MAIN. ENFIN DU NARCISSISME ET DE SES PÉRIODES.
 La fonte de la banquise aura des conséquences géostratégiques, en ouvrant de nouvelles voies de navigation et en rendant accessible les hydrocarbures. L'Arctique détient plus de 20% des réserves mondiales de gaz naturel et de pétrole. L'Antarctique recouvert à 98% par un inlandsis contient 80% des réserves d'eau douce de la planète. LA TENUE EN DIOXYDE DE CARBONE, UN DES GAZ LES PLUS IMPORTANTS DE L'EFFET DE SERRE, N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI ÉLEVÉE DEPUIS 650 000 ANS. L'accélération du déplacement des glaces du Groenland peut causer l'accroissement de l'activité sismique et des modifications du déplacement de la Terre. D'où vient cette étrange attirance de ces régions polaires. D'où vient le charme inouï de ces contrées pourtant désertes et terrifiantes.

Les baleines échouées sont si polluées qu'elles sont incinérées dans des centres réservés aux déchets dangereux

1- Dominique Auerbacher, *Reliefs polaires*, 2009. Maquette préparatoire.
Production Frac Lorraine.

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-

BERTRAND LOZAY

Né en 1975 à Rennes (FR). Basé à Argentré du Plessis (FR), il travaille en France et à l'étranger.

La marche à ne pas suivre, 2007

Film transféré sur dvd, couleur, 34'.
Prêt de l'artiste.

William Baffin, Robert Peary, Adolphus Greely, John Franklin, Roald Amundsen, Ernest Shackleton... la liste des explorateurs des pôles est longue. Elle illustre la fascination que ces terres longtemps inaccessibles ont suscitée, et ce malgré la fin dramatique que nombre d'expéditions, mal préparées et mal équipées, ont connue, laissant derrière elles une foule de cadavres.

Ce sont à ces « carcasses humaines » disparues sans laisser de traces que Bertrand Lozay souhaite rendre hommage dans sa vidéo performance *La marche à ne pas suivre*. Une marche au Groenland avec un dispositif réduit à son plus simple appareillage : un minimum d'équipement pour sa randonnée aller/retour, une caméra vidéo pour réaliser son journal de bord, une boussole, un contrat de non responsabilité pour les organisateurs et un système radio d'urgence.

Ce projet et cette réduction des moyens sont, pour l'artiste, une adaptation littérale du double moteur scientifique et économique qui a entraîné la plupart des expéditions polaires :
« 1/ partir d'un point b pour aller tout droit (et garder des forces pour revenir),
2/ gain de temps et rigueur mathématique ».

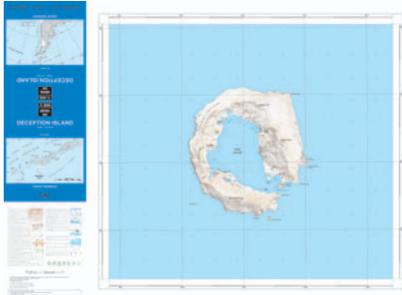
L'artiste inclus aussi dans la performance le risque d'être tragiquement absurde. Car s'il y a une certaine absurdité à mettre sa vie en réel danger dans une marche sans but, on découvre très vite, aux côtés du promeneur, la joie intense qu'il éprouve à se sentir libre de toute destination. On l'accompagne avec un certain scepticisme dans un périple dont l'aspect réellement périlleux est atténué par l'humour avec lequel son narrateur le décrit, évoquant avec ironie la vanité des Occidentaux et les travers de notre société de consommation. De plus, en effectuant ce déplacement dans un dénuement singeant le rescapé d'une expédition, Bertrand Lozay esquisse l'ébauche d'une nouvelle figure à laquelle l'ONU sera prochainement confronté : le réfugié climatique.

Mais au-delà de ce regard engagé sur le monde, c'est un regard sur lui-même que l'artiste porte. Dans la monotonie du geste de la marche et dans cette immensité de silence, il se retrouve face à lui-même et se sent vivre, puisque ne pouvant compter que sur lui-même. Comme l'évoque Emmanuel Husenet, « bien des sévérités sont des indulgences quand elles mènent à soi. L'Arctique ne rânçonne pas, ne presse pas, mais exige ce que nul autre milieu n'exige avec tant d'intransigeance : l'accomplissement de ses objectifs personnels »¹.

Chéryl Gréciet

1- Bertrand Lozay, *La marche à ne pas suivre*, 2007. © B. Lozay, 2007

1- Emmanuel Husenet, *Le Testament des glaces*, Transboréal, Clamecy, 2008, p.41.

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES**DAVID RENAUD**

Né en 1965 à Grenoble (FR). Vit et travaille à Paris (FR).

Deception Island, 2008Carte topographique, 66 x 90 cm.
Production CAC Vilnius, Platform grand est.
Réédition par le Frac Lorraine pour cette exposition.

L'île de la Déception (62°57'S 60°36'W) est située aux portes de la Péninsule Antarctique. D'origine volcanique, elle est constituée en majeure partie d'une baie centrale, ouverte sur l'océan par un étroit goulot.

L'origine de son nom se perd dans les légendes. Si l'île fut découverte en novembre 1820 par le navigateur américain Nathaniel Palmer, le « deception » anglais est un faux ami en français : il signifie non pas notre romantique « déception » mais bien la dissimulation et la tromperie. Et renvoie peut-être ainsi à l'aspect triste et sombre des côtes recouvertes de sable noir ou à l'accès difficile et masqué de la baie, traversé en son centre par un pic affleurant le niveau de la mer. Quoi qu'il en soit, il ne peut que nous rappeler le caractère sans fin, utopique et déceptif de l'aventure, de la conquête de soi et du monde, où la réalité n'est pas toujours à la hauteur de l'imaginaire.

Nombre d'œuvres de David Renaud prennent la forme de cartes, maquettes ou plans-reliefs, constituant peu à peu un atlas multiforme. Nul besoin de pays fantaisiste pour donner pied à notre imagination. L'artiste se contente de nous faire (re)découvrir des espaces inhabités ou désertiques « où rien n'advient que le champs inépuisable et jamais réalisé des possibles »¹, à nous laisser rêver sur des destinations aux noms évocateurs, à nous laisser donner corps et sens à des aplats de couleur, à des espaces infinis, à des creux et des vides qui tous renvoient à une histoire humaine.

À l'origine de *Deception Island*, il y a aussi Edgar Allan Poe et ses *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, un roman d'aventure publié en 1838 comme le récit d'une authentique expédition au pôle sud, comme la quête tragique et inexorable d'un rêveur se laissant engloutir dans ses fantasmes. À cette époque, les théories les plus fantaisistes sur l'existence et la nature des pôles circulent. Poe est d'ailleurs fasciné par la théorie des sphères concentriques de Symmes (1826) selon laquelle « la terre était composée de cinq sphères creuses concentriques, une ouverture de 4 000 miles de diamètre assurant le passage des eaux à chaque pôle. L'ouverture était entourée de glace, mais l'intérieur était chaud à cause du feu central. Ce qui expliquait le Gulf Stream entre autre chose. »²

On a beaucoup reproché à Poe la fantaisie de son récit : plus ses marins s'approchent du Pôle sud, plus la mer et l'atmosphère deviennent étonnement chaudes. L'île de la Déception est justement fameuse pour ses sources géothermales où la température peut grimper jusqu'à 70°C, la réalité dépassant alors l'imaginaire...

Eléonore Jacquiau Chamska
Source : David Renaud, *Éditions de l'œil*, Paris, 2009

1- David Renaud, *Deception Island*, 2008
Production CAC Vilnius, Platform.
© D.R.

1- Jean-Yves Jouannais, « David Renaud. De la cartographie comme cartomancie », in cat. *David Renaud*, Éd. de l'œil, 2009
2- cf préface de Jacques Cabau, in *Edgar Allan Poe, Aventures d'Arthur Gordon Pym*,

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES

1-

JOACHIM KOESTER

Né en 1962 à Copenhague (DK). Vit et travaille à New York (US).

Nordenskiöld and the Ice Cap, 2000

Installation multimédia : projection muette de 105 diapositives couleur (36 images et 69 textes) programmée par 2 CD, 12' en boucle. Dimensions variables. Collection Centre national des arts plastiques - Fonds national d'art contemporain, Paris.

L'installation de Joachim Koester - un diaporama d'images et de textes - évoque l'expédition d'un chercheur et explorateur suédois, Adolf Erik Nordenskiöld, parti en 1870 sur les traces des premiers peuplements mythiques des vikings au Groenland. L'artiste part à son tour sur ses traces afin de refaire ce voyage vers le blanc.

Ces deux expériences témoignent des difficultés de l'homme occidental à appréhender les espaces polaires et à décrire une réalité qui lui est inconnue. Les notes du journal de Nordenskiöld sont une mosaïque de brèves observations abruptes, pleines d'omissions, sans réel caractère scientifique. Elles révèlent une géographie construite de toutes pièces, née du décalage entre le peu de vocabulaire approprié dont dispose l'explorateur et l'expérience vécue. Joachim Koester est, quant à lui, démuni face à un paysage qui n'obéit pas aux mêmes lois et qui n'évolue pas au même rythme que ce qu'il connaît : face à une grande étendue blanche, sans premier ou second plan, l'artiste voit ses modes de construction d'image perturbés. Koester décrit le paysage comme un « vaste corps ou une chose surréelle, amorphe, vibrante ». Comment créer une image de cette réalité organique toujours changeante et infinie ?

La projection des photographies de J. Koester et des extraits du journal de Nordenskiöld apparaît comme l'expression de la relativité de notre langage, de nos codes et de nos modes de représentation. L'œuvre nous emmène quelque part en suspens entre le documentaire et la fiction, le narratif et l'indicible, le réel et l'imaginaire. Elle met en exergue cette tentative paradoxale qui consiste à vouloir s'emparer d'une géographie et la maîtriser par le texte, alors que le paysage, la neige et la glace sont en constante transformation et rendent cette description impossible. Pour autant, et c'est là le motif de l'œuvre, cette tentative n'est pas vaine. Il reste en effet le cheminement qui a conduit à traverser ces territoires de l'inconnu et de l'inattendu.

La relation créée entre images et textes n'est pas de l'ordre de l'illustration mais instaure une béance entre ces deux supports, une percée ouvrant sur le silence et l'invisible. Peu à peu, le topos de la conquête par l'homme de territoires vierges et hostiles laisse place à celui d'un voyage intérieur.

1- Joachim Koester, *Nordenskiöld and the Ice Cap*, 2000.
Coll. CNAP / FNAC, Paris.
Photo : CNAP, Paris
© Galerie Jan Mot, Bruxelles.

Chéryl Gréciet

Pour en savoir plus : Joachim Koester, *Message from Andrée*, The Danish Arts Agency, Copenhague, Lukas & Sternberg, New York, Pock Salad Press, Copenhague, 2005

ESTHÉTIQUE DES PÔLES
LE TESTAMENT DES GLACES**GUIDO VAN DER WERVE**

Né en 1977 à Papendrecht (NL). Vit et travaille à Amsterdam (NL) et New York (US).

Nummer acht. Everything is going to be alright, 2007Film 16 mm transféré sur vidéo. 10'10''.
Prêt de la galerie Juliette Jongma.

L'image est forte, évidente. Elle reste ancrée dans la mémoire de tous ceux qui ont vu ce ballet surréaliste de l'homme et de la machine devenue animal : Moby Dick poursuivant Achab, Jonas échappé à la baleine. Sur fond polaire.

Guido van der Werve a pour habitude de se mettre en scène dans des vidéos performances. Ici, il est seul dans le paysage verglacé de la Finlande, seul entre la banquise et le ciel qui se répondent, seul dans un espace blanc sans fin et sans repère. Seul, si ce n'est l'énorme brise-glace qui avance derrière lui, traçant sa route à travers la banquise, si proche qu'il pourrait le renverser, l'engloutir. Petite silhouette noire, l'homme avance obstinément, inconscient du danger ou s'en jouant nonchalamment, sans but apparent, si ce n'est la marche elle-même.

tout ira bien...

Sans commencement ni fin, le film se déroule ici et maintenant, plus tard ou avant : cela n'a pas d'importance. Lorsqu'on la quitte, la fragile silhouette continue sa route, imperturbable ; si on la retrouve, elle n'a pas dévié de son chemin, son poursuivant toujours dans son sillon. Cyclique, cette séquence irréaliste prend des allures de tragédie grecque, évoquant pêle-mêle les Sisyphe, Danaïdes, ou Prométhée condamnés par les dieux à un châtement éternel. Mais ici, ni souffrance, ni courroux. En parfait unisson, le rythme du marcheur et la lenteur apparente du navire donnent à la vidéo une cadence régulière et apaisante d'où sourd une étrange sérénité. Rendue d'autant plus troublante par la bande-son : un bruit continu de machinerie qui émane des entrailles du navire, associé au craquement de la glace et aux vagues frappant sur la coque.

tout ira bien...

Héros romantique, l'homme affronte la nature en solitaire, en quête de liberté, fidèle à ses aspirations et à ses rêves. Mais rapporté à son échelle réelle, il est aussi dénoncé dans son orgueil infini et son sentiment de toute puissance dans un monde qu'il a débarrassé de tout prédateur. Inconscient du danger et des risques qui l'environnent, serait-il condamné à errer éternellement pour échapper au Léviathan qu'il a lui-même créé ?

Eléonore Jacquiau Chamska

Le travail de Guido van der Werve est présenté cet automne à l'Institut néerlandais à Paris pour sa première exposition en France (*Minor pièces*, jusqu'au 1^{er} novembre 2009).

1- Guido van der Werve, *Nummer acht, Everything is going to be alright, 2007.* © D.R.

Programmation culturelle



1-

AGENDA (SÉLECTION)

Samedi 17 octobre 09

« Rencontre », *Yes, Nous Pouvons !*,
avec Jean-Charles Massera, à 18h

Dimanche 18 octobre 09

« Projection », *Atanarjuat, la légende de l'homme rapide*
de Zacharias Kunuk, à 16h

Dimanche 25 octobre 09

« Événement », Mise en espace du texte *Le Groenland*
Cie le Bottom Théâtre, à 16h

Mercredi 18 novembre 09

« Conférence », Michel Rocard, ambassadeur pour les Pôles,
Forum-IRTS de Lorraine, Metz, à 18h30

Vendredi 27 novembre 09

« Conférence », *Signs and Wonders*,
avec Guillaume Désanges & Alexandra Delage, à 19h

Samedi 5 décembre 09

« Rencontre/Projection », *Les Inuits, un peuple légendaire*,
avec Jean Malaurie, de 18h à 22h

Dimanche 13 décembre 09

« Ciné-Concert », *Nanouk l'Esquimau* de R. J. Flaherty,
musique de G. Chenevier, à 15h

Jeudi 21 janvier 10

« Visite interprétée », *Étrange attirance/Au bout de soi au
bout du monde*, avec Mourad Frik, à 19h

Mercredi 03 - Dimanche 07 février 10

« Atelier radiophonique », *Marguerite Duras, en effet. En
compagnie des œuvres sauvages./Une archive*, Atelier de
Recherche Sonore, ESAMM, de 12h à 19h

1- *Atanarjuat, la légende de l'homme
rapide*, réalisation Zacharias Kunuk,
Canada, 2002. © D.R.